

BENJAMIN SULTE

Tout à l'heure il faudra lui changer son nom de *Benjamin* en celui de *Bénédictin*—pour les travaux qu'il accomplit, pour la garde qu'il monte, de jour et de nuit, autour de nos reliques, de nos souvenirs et de nos gloires nationales—gare à qui y touchera !

Poète, historien, archéologue, économiste, linguiste, Sulte est un peu et parfois beaucoup de tout cela, sans qu'il s'amoindrisse par la politique, à l'instar de tant d'autres. Piron ne lui eut connu qu'une faiblesse, celle de devenir *académicien*. Pour lui, c'était bien la dernière des faiblesses, puisqu'il s'était muni de l'épithète que chacun retiendra aussi longtemps que l'Académie existera.

Ci-gît Piron qui ne fut rien
Pas même un académicien.

Sulte est un piocheur, plus que cela, un travailleur, mieux que cela, un artiste. On n'est pas plus complet pour produire des œuvres durables.

Il nous a dit quelque part comment il a aiguisé sa plume sur un comptoir. Peu de collège ou de latinité, il s'est fait homme sans humanités. Il apprit de bonne heure à regarder—en photographie—Les images saisies à point étaient corrigées à loisir, dans le silence du cœur et de l'esprit. Je lui sais des poésies, rimées comme de bon, et cependant, pleines de bon sens. Il s'est fait aussi un style—naturel comme le pain l'est à l'estomac. Sa plume est au service de son jugement, et son jugement est appliqué à la retouche de la vision des choses, des hommes et des faits, la plus nette que je connaisse. Avec Sulte, il n'est pas de longueurs, pas de redites, partant pas d'ennui. Il condense en écrivant, il fixe ses connaissances, il analyse, et dès lors il crée. On ne devient historien qu'à ce prix. L'érudition se montre dans l'idée, la science perce partout, jusque dans les mots, l'art brille en cherchant à s'effacer. Nos critiques ramoneurs, tombant de la cheminée dans ce cabinet, cet atelier, n'y voient que du feu. Le style les éblouit : ils rougissent malgré eux de se voir couverts de la saie de l'Homond et du dictionnaire. Vite ! qu'on les paie et qu'ils s'éclipsent.

Sulte est né à Trois-Rivières ; il en a écrit l'histoire, qui n'a pas été lue, parce que nous ne savons pas lire. Mais il s'est bien juré, par exemple, de nous apprendre à lire, un jour ou l'autre, et de nous forcer à revenir sur ces pages, saturées de ses premières et de ses plus chères affections. Vous vorrez qu'il y réussira. Petit à petit, il nous atteint, il nous gagne sans qu'on s'en doute. Sa main répand à profusion sur la route qui conduit à la chapelle de *Sa Dame*, des poésies, des bluettes, des contes fleurs qui plaisent aux jeunes filles, aux amoureux, aux yeux bleus, aux lèvres roses, aux cœurs tendres, à la gente ailée de l'humanité. Ce monde lui est acquis.

Esprits plus sérieux, vous vous êtes laissés surprendre d'intérêt en lisant ses vieilles gazettes, ses études sociales ou littéraires ; Canadiens-Français, vous avez applaudi lorsqu'il a pris notre part contre nos détracteurs ; politiciens, vous vous êtes taillé des discours, des articles de journaux à même les renseignements qu'il vous a fournis sur nos bois et forêts : littérateurs, vous emboitez le pas après lui, lorsqu'il vous ouvre les portes de l'Académie. On ne saurait vraiment lui vouloir trop de bien.

On me dit qu'il doit publier, demain ou après demain, *Les Gloires du Canada*. Ses mains, habiles à tant de choses, doivent l'être également à tresser des couronnes. Il ne lui restera plus après cela qu'à compléter son histoire des Trois-Rivières, et cette fois, on la lira. Ses succès en dehors auront servi de préface à ce précieux ouvrage. N'a-t-il pas juré ses grands dieux qu'il nous le ferait lire ? Il en a pris le vrai moyen.

Faudra-t-il attendre que le talent de Sulte nous soit révélé par la France, comme l'a été celui de Fréchette, poète, comme l'est celui de Chapleau, homme d'Etat ?

Allons donc ! soyons plus jaloux de nous-mêmes. Un peu moins d'envie, plus d'étude, de conscience, de noblesse, de fierté nationales, et reconnaissons que Sulte, en signant *Les Gloires du Canada*, y ajoutera un beau nom comme écrivain.

A. N. MONTPETIT.

Un célèbre peintre français, M. De Neuville, vient de composer, dit-on, une œuvre qui aura de la vogue. Le titre est : *Prise de Bou-Améma par les Français*.

Le tableau représente un désert. Au premier plan, sur le sable, on voit un œuf d'autruche d'une certaine dimension.

—Mais où est Bou-Améma, demande un monsieur qui a examiné le travail du peintre.

—Il est parti, lui répond celui-ci, tout en achevant de fumer sa pipe.

—Mille pardons, continua le curieux toujours en s'adressant à l'artiste, mais où sont donc les Français ?

—Ils ne sont pas encore arrivés !

UN MENDIANT

(Voir gravure)

C'est un vieux mendiant barbu
Qui va, quêtant de porte en porte
Et trébuchant, sans avoir bu.
Boiteux comme un cheval fourbu,
Trafiard et lent comme un cloporte....
C'est un vieux mendiant barbu
Qui va, quêtant de porte en porte.

Besace au flanc, bâton en main,
Il vague à travers le village,
Heurtant les cailloux du chemin :
Besace au flanc, bâton en main.
Son front n'est plus qu'un parchemin
Ridé par la misère et l'âge.
Besace au flanc, bâton en main,
Il vague à travers le village.

Tous les seuils lui sont familiers,
Tous les cœurs lui sont charitables ;
Malgré ses regards singuliers,
Tous les seuils lui sont familiers.
Il dort, la nuit, dans les halliers,
Dans les granges ou les étables.
Tous les seuils lui sont familiers,
Tous les cœurs lui sont charitables.

Une fillette de huit ans
Au mendiant a fait l'aumône :
Et le vieux admire longtemps
Cette fillette de huit ans,
Ces géraniums éclatants
Et ce pain blanc à croûte jaune....
Une fillette de huit ans
Au mendiant a fait l'aumône.

Pauvre marmiteux en haillons,
Chargé d'ans comme un patriarche,
Juin te chauffe de ses rayons,
Pauvre marmiteux en haillons !
Vers les bois pleins de papillons
Va, maintenant ! Reprends ta marche,
Pauvre marmiteux en haillons,
Chargé d'ans comme un patriarche !

ADRIEN DÉZAMY.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les grands hommes qu'on met au gouvernement des Etats sont comme ceux qu'on condamne au supplice, avec cette différence que ceux-ci reçoivent la peine de leurs fautes, et les autres de leur mérite.

RICHELIEU.

Un vice coûte plus cher à nourrir que deux enfants.

FRANKLIN.

Il ne faut jamais renvoyer l'air d'autorité si loin qu'on ne puisse le retrouver dans l'occasion, parce que souvent l'air d'autorité est nécessaire pour constater l'autorité même.

MARQUIS D'ARGENSON.

La bienfaisance n'est qu'une restitution.

PAPILLON.

Je ne crois pas que le véritable amour de la liberté soit jamais né des seuls biens qu'elle procure..... Qui cherche dans la liberté autre chose qu'elle-même est fait pour servir.

A. DE TOCQUEVILLE.

Mettez-vous ceci dans l'atête : jamais le métal plaqué ne vaudra l'or pour supporter l'usure de la vie.

J. STUART BLACKIE.

Le sommeil est un voleur généreux qui donne à la force ce qu'il prend au temps.

LA REINE DE ROUMANIE.

NÉCROLOGIE

La mort ne choisit point ses victimes ; elle fauche aveuglément de droite à gauche sans tenir aucun compte des existences dont elle tranche le cours.

Inopinément elle vient de moissonner une jeune mère pleine de vie et d'espérance, elle vient d'ôter à l'affection de son mari et de sa famille madame Marie-Flavie Joséphine Léveillé, épouse de M. Joseph Duclou, marchand de cette ville, décédée samedi, le 24 septembre dernier, à l'âge de 29 ans et 6 mois. Madame Duclou était une femme d'intérieur, dont la société était d'un charme exquis ; elle vivait pour les siens.

Ancienne élève graduée du couvent de Villa-Maria, elle avait puisé, sous la tutelle des dames de la Congrégation de N.-D., cette éducation tout à la fois vertueuse et solide qui faisait d'elle une femme à part ; aussi ses amis ne se comptaient point. La tombe vient de se fermer sur une existence utile ; il ne reste qu'à s'incliner devant les décrets d'en haut.

Nous présentons nos condoléances à M. Duclou dans le terrible malheur qui le frappe.

A PROPOS DE CERTIFICATS MENSONGERS.—Ce ne sont pas de villes drogues, qu'on prétend préparées avec des racinages étrangers et très rares en faveur desquelles on produit de prétendus certificats de guérisons miraculeuses qui sont les plus recommandables, mais bien cette médecine simple, pure, efficace qui prouve son excellence par les cures qu'elle opère. Tels sont les Amers de Houblon qui possèdent toutes ces qualités au premier degré.

LE VRAI LARA

Il y a quelques jours, les journaux anglais ont annoncé la mort du capitaine Trelawney. La chose est passée inaperçue et beaucoup de lecteurs, sans doute, n'ont pas même pris la peine de se demander quel était ce personnage, à la vie duquel on consacrait cinquante lignes. Pourtant ce fut autrefois une célébrité, ou du moins une notoriété, assez peu enviable sans doute, mais au moins de nature à intéresser la curiosité publique.

Né en 1788, le capitaine Trelawney était, en 1815, officier dans la marine anglaise. Il profita de l'occasion de la guerre avec les États-Unis, pour changer de drapeau, et combattre sous les bandes étoilées.

En 1818, il partit avec lord Byron, pour l'Italie et la Grèce. C'est dans ce premier pays qu'ils perdirent leur compagnon et ami, le poète Shelley.

On rapporte que Byron et Trelawney avaient fait sécher le cœur de leur compagnon, et s'en servaient pour jouer au Tennis, dans le seul but de faire étalage de leur cynisme et de leur profond mépris pour toutes les convenances.

Le capitaine Trelawney se lança ensuite dans une vie d'aventures, de brigandage et de piraterie qui lui créèrent sa réputation. Jamais on ne vit pareille série de froides cruautés. Tous les forbans des mers d'Orient le vénéraient comme leur maître. Cela dura une vingtaine d'années, après quoi le grand écumeur de mer s'en vint tranquillement vivre en Angleterre, où il vint de mourir à l'âge de 93 ans.

L'article suivant, qui se rapporte au capitaine Trelawney, est tiré des *Mémoires*, de Villemessant.

J.-A.-N. P.

Un soir il y avait peu de monde sur le boulevard, la conversation était languissante, quand elle vint à tomber sur un jeune duc qui affichait déjà l'amour désordonné des plaisirs excessifs.

Le jeune homme était beau, il était ardent, il était spirituel. Il n'était sorte de dévergondage dont il ne fit parade.

—C'est un garçon perdu, disait un des causeurs, il est éternellement condamné aux drôlesses. Jamais une femme d'un monde un peu propre ne consentira à s'occuper de lui, elle se perdrait entièrement de réputation.

—Vous vous trompez, mon cher—répondit gravement un autre causeur—c'est avec cela qu'on a des reines.

Cette réponse produisit un mouvement de stupéfaction.

C'était en effet le favori d'une reine qui parlait. M. Gronow était à cette époque un petit homme, maigre, d'environ cinquante ans, avec des cheveux rares, une moustache étroite dont il faisait raser les bords tous les matins, ce qui ne parvenait pas à dissimuler les traces de la teinture sous laquelle il redevenait brun.

Toute la journée on le voyait habillé d'une éternelle redingote bleue, serrée, boutonnée à la taille et laissant passer un imperceptible liséré de son gilet blanc. Les gens qui ont parié qu'il dormait avec son *stick* à pomme d'or entre les lèvres ont gagné des sommes considérables.

Il coulait sa vie assis à la fenêtre du Petit-Cercle, sa fameuse canne à la bouche, et il regardait passer son Paris.

Un Paris qui était vraiment à lui, car Paris c'était les cercles, le boulevard, le café anglais, l'Opéra, le quartier Bréda, et rien de plus.

Tout ce qui vivait en dehors de ce milieu, il ne le connaissait pas—"cela n'existait pas."

Il avait vaguement entendu parler des faubourgs où s'agit l'industrie, d'une Sorbonne où grandissent les intelligences ; mais tout cela vit de peu, mange des saucissons qui sont parfois à l'ail ; quand cela se marie, c'est pour faire souche d'honnêtes gens, ça aime bourgeoisie sa moitié et ça a des enfants à soi :—que diable un Anglais *respectable* aurait-il pu aller faire par là ?

Pour bien comprendre M. Gronow, il faut connaître ces deux types d'Anglais répandus sur la surface du globe civilisé, l'Anglais gras et l'Anglais maigre. M. Gronow appartenait à la race maigre.

C'était un homme d'excellente compagnie, qui joignait au plus profond respect du *proper* et du *convenient*, une propension immense pour l'*excentric*. Il commentait les plus grandes folies sans que son menton cessât d'occuper le centre des deux pointes de son faux-col. Il avait épousé une danseuse, et il se serait brûlé la cervelle plutôt que d'aller à l'Opéra en redingote.

Ce petit homme pommadé, musqué, froid, flegmatique, qui connaissait à Paris le plus haut monde, qui était fort répandu dans tous les salons diplomatiques, qui avait vécu avec les notabilités européennes, ne parlait jamais de sa famille. Était-il le descendant légitime d'une race de marchands de bière enrichis, ou le fils égaré d'un grand seigneur ? Les opinions étaient fort partagées à cet égard.

On disait cependant que sa mère avait été intimement liée avec madame Jordan, artiste d'un grand talent, qui avait connu les heures peu heureuses avant